

Pieter Aspe

Le carré de la vengeance

ROMAN

*Traduit du néerlandais (Belgique)
par Emmanuèle Sandron*

Albin Michel

Toute ressemblance avec des personnes existantes
ou des événements réels serait purement fortuite.

© Éditions Albin Michel, 2008
pour la traduction française

Édition originale :

HET VIERKANT VAN DE WRAAK

© Uitgeverij Manteau / Standaard Uitgeverij nv
en Pieter Aspe, 1995.

À ma femme

O Fortuna
velut Luna
statu variabilis,
semper crescis
aut decrescis ;
vita detestabilis
nunc obdurat
et tunc curat
ludo mentis aciem,
egestatem,
potestatem
dissolvit ut glaciem.

Carmina Burana

1

« Je ne sais plus quoi faire, brigadier. À leurs yeux, je suis un bon à rien. Ils me détestent, c'est clair.

– Ah ! Que veux-tu, André ! dit Versavel d'une voix éteinte. Il n'y a pas de rose sans épines. »

André Petitjean était trop jeune et peut-être un rien trop naïf pour saisir le sens de cette expression. Versavel s'en fichait. Il était fatigué et il n'avait qu'une envie : dormir.

« Pourtant, elle m'aime à la folie », reprit le jeune agent, obstiné.

Le brigadier Versavel se caressa la moustache, un geste qu'il répétait un nombre incalculable de fois par jour.

« Son abruti de père m'ignore complètement.

– Bah ! Du moment que ça se passe bien avec la mère ! dit Versavel.

– Si seulement c'était le cas ! soupira Petitjean. Elle ne nous lâche pas d'une semelle. »

Versavel n'avait qu'une raison de ne pas interrompre cette conversation : elle l'aidait à tuer le temps.

« À ta place, je m'en ferais pas trop. Les parents se

sentent toujours un peu menacés quand un hurluberlu veut faire la bringue avec leur fille.

– Merci, brigadier », dit Petitjean, vexé.

Versavel se félicitait de ne pas avoir d'enfant. Les jeunes étaient d'un susceptible, de nos jours !

Il y eut quelques minutes de silence dans la fourgonnette. La bouche crispée, Petitjean conduisait la Ford Transit à travers les rues désertes du centre de Bruges.

« Admettez que nous ne sommes plus des enfants. »

Versavel l'admit d'un léger hochement de tête.

« Vous savez ce qu'ils me reprochent, en fait ? De travailler dans la police ! Bordel, ils savent bien que j'ai un bon diplôme ! Avec un peu de chance, je serai sous-officier dans cinq ans. Si je prends la carte du bon parti, je serai commissaire avant d'en avoir trente-cinq. Lui, soit dit en passant, il est toujours rédacteur, après vingt-huit années de service. Vous imaginez ! »

Et moi, je ne suis que brigadier, eut envie de dire Versavel. *Et pourtant, j'aurais bien aimé devenir commissaire...*

« En plus, *Monsieur* exige que j'achète une maison avant d'épouser sa fille !

– Et elle obéit sagement à son papa », laissa tomber Versavel.

Il consulta discrètement sa montre. Nom d'une pipe, encore trois mille neuf cents secondes avant la fin du service ! La nuit du samedi au dimanche était toujours du genre chargé, mais, hormis le fait qu'il avait un imbécile de Roméo sur le râble, tout était resté incroyablement calme.

« Vous savez comment je les appelle ? »

Versavel secoua la tête et se lissa la moustache.

« Un ramassis de catholiques arriérés de bordel à la con, poursuit Petitjean, furieux. C'est la faute à la len-

cyclique ! Ils n'auraient jamais dû choisir ce fichu Polonais !

– La quoi ? dit Versavel en se redressant sur son siège.

– Vous savez bien, la lencyclique ! répéta Petitjean, étonné que Versavel ne le suive pas. Cette lettre qui dit qu'il faut obéir à l'Église. Il y croit dur comme fer, à ces foutaises ! Bien obligé, quand on travaille à la Mutualité chrétienne !

– Ah, c'est donc ça...

– Quoi ?

– Je peux comprendre, dit Versavel en bâillant. L'Église catholique a fait pas mal de dégâts.

– Mais cette après-midi, je la demande en mariage ! Vous en pensez quoi ? »

Cherche-toi une autre bonne femme, voilà ce que Versavel avait envie de lui répondre. Mais il dit : « Ça les impressionnera peut-être. Les petits-bourgeois ne sont pas insensibles au bluff. Pense à la façade, André. Le reste suivra tout seul. »

Il aurait mieux fait d'avalier sa langue.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demanda Petitjean nerveusement.

La tension retenue tout au long des dernières heures explosait.

« Ne vous foutez pas de ma gueule, brigadier. »

Les yeux de Petitjean lançaient des flammes. Il ne savait manifestement plus où il en était. Heureusement, ils faisaient gentiment le tour de la grand-place, car, dans son trouble, Petitjean faillit perdre le contrôle du véhicule.

« On se calme, on se calme, dit Versavel d'un ton apaisant, alors qu'ils venaient de frôler le trottoir. Je ne suis pas un expert. Je connais déjà rien aux femmes, alors les beaux-parents !

– Mais qui vous parle de les impressionner ? ! Pourquoi dites-vous une chose pareille ? Je suis dans la merde, moi ! Vous comprenez, ça ? ! » dit Petitjean sur un ton de reproche.

Six heures quatre ! Ça n'avancait pas ! Il fallait que Versavel invente quelque chose pour tuer le temps.

« Et si tu lui achetais une bague de fiançailles très, très chère ? » lâcha-t-il.

C'était stupide, mais Petitjean reprit courage comme un naufragé qui aperçoit un bateau à l'horizon.

« Vous pensez qu'une belle bague pourrait m'aider ? » demanda-t-il, désespérément enthousiaste.

Versavel n'avait pas le choix : il fallait jouer le jeu jusqu'au bout.

« Mais bien sûr, dit-il, paternel. Il faut soigner tes beaux-parents. Achète la bague que ta belle-mère a toujours rêvé d'avoir et offre-la sur un plateau à sa fille ! »

Petitjean avait déjà oublié que Versavel venait de dire qu'il ne connaissait rien aux femmes ni aux belles-mères.

« Vous croyez ?

– Je ne me permettrais pas de te mener en bateau, André. »

Satisfait de cette réponse, Petitjean se concentra sur la conduite du fourgon. Ils avaient pris la rue de la Monnaie et se dirigeaient droit sur le Zand. Les patrouilles de nuit suivaient toutes le même itinéraire, selon un horaire immuable. Les deux policiers avaient une petite dizaine de minutes d'avance. Un ivrogne vomissait sous la voûte du passage de la Monnaie, mais il eut de la chance : ils lui fichèrent la paix. Petitjean était maintenant d'excellente humeur, au grand soulagement de Versavel.

« Vous êtes fantastique, brigadier. Toujours de bon conseil ! »

Versavel étendit les jambes, imaginant le moment délicieux où il plongerait nu sous la couette.

« Cette après-midi, je lui achèterai la bague la plus chère possible, marmonna Petitjean en souriant.

– Demain, tu veux dire. Aujourd’hui, c’est dimanche.

– Ok, demain. »

Il avait déjà oublié son projet de demande en mariage. Ils arrivaient sur le Zand, vaste place déserte où se dressait autrefois la gare néogothique. Un taxi matinal les dépassa prudemment. Un train vrombit au loin. Les yeux globuleux de Petitjean, qui n’étaient pas sans rappeler ceux de Marty Feldman, brillaient à la lumière du soleil sous la brume. Sous ses cheveux roux qui semblaient s’embraser, son visage osseux luisait comme du marbre poli.

« La question est de savoir, reprit Petitjean très sérieusement, où je pourrai acheter une belle bague de fiançailles très, très chère demain matin. J’en veux une qui en jette. Je n’ai pas le droit à l’erreur, brigadier. »

Versavel ferma les yeux pour se protéger d’un rayon de soleil perçant. *Bon sang, que les jeunes d’aujourd’hui sont naïfs*, pensa-t-il, *naïfs et susceptibles...*

« Où je pourrais l’acheter ? » répétait Petitjean, dans une sorte de transe.

Versavel le laissait rêver tout haut. Il regardait les tours aux trois quarts restaurées de la cathédrale Saint-Sauveur. Il aimait Bruges, son ambiance, ses monuments parfaitement entretenus. Surtout à cette heure, au point du jour. La ville était magnifique.

« Il faut que vous m’aidiez, brigadier, insista Petitjean. Vous connaissez Bruges comme votre poche. Où pourrais-je trouver une bague très, très chic ? »

Il dut répéter sa question. Versavel comprit que cela ne servirait à rien d'expliquer au jeune Petitjean qu'il ne fallait pas prêter foi à son conseil, qu'il s'était contenté d'improviser une réponse idiote à une question idiote... Dans le courant de la semaine, il demanderait au commissaire de ne plus l'envoyer en patrouille avec cet imbécile.

« On va bientôt passer devant la bijouterie Degroof, dit-il, désinvolte. C'est là que les Brugeois friqués vont s'acheter leurs bijoux.

– C'est vrai ? »

Petitjean ne se tenait plus. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

« C'est encore loin, brigadier ? »

Il trépignait comme un gamin qui attend sa glace.

Ils traversèrent la place Simon-Stevin. Sous la marquise d'une banque, un couple se séparait en s'embrassant passionnément. La fille n'avait pas dix-sept ans. *Dans quel monde vivons-nous ? !* soupira Versavel.

« Brigadier ? ! interrogea Petitjean, impatient.

– Nous y sommes presque, détends-toi ! »

Petitjean décéléra pour ne pas rater la bijouterie. La rue la plus commerçante de Bruges était aussi morte qu'un faubourg. Sans la lumière des spots halogènes, les marchandises avaient l'air étrangement abandonnées dans les vitrines.

« C'est là, dit Versavel. À côté du magasin de chaussures. »

Il indiqua l'enseigne dorée où s'affichait le monogramme du bijoutier en élégantes lettres gothiques. La nuit, la plupart des bijoutiers rangent leurs collections dans leur coffre-fort, à moins qu'ils n'emportent leurs précieux bijoux avec eux. Mais ce n'était pas le moment d'ennuyer Petitjean avec ce genre de détail.

« Ça ne peut pas faire de mal, brigadier. Je vais jeter un coup d'œil, dit Petitjean, tout feu tout flammes.

– Bien sûr ! Prends ton temps... »

Après avoir garé maladroitement le Transit devant la bijouterie, Petitjean sortit en hâte du véhicule. Versavel en profita pour fermer les yeux. Quand on travaille la nuit, le moindre roupillon de quelques minutes est le bienvenu. Il parvint même à rêver, l'espace de vingt petites secondes.

Petitjean le réveilla en ouvrant la portière d'un coup sec. Il secoua Versavel vigoureusement par l'épaule.

« Brigadier, brigadier ! » cria-t-il.

Versavel grommela. Dans son rêve, il s'apprêtait à aborder un Espagnol aux formes bien moulées qui lui faisait discrètement de l'œil.

« Il n'y a absolument rien à l'intérieur, brigadier ! La bijouterie est vide ! » dit Petitjean en bégayant.

Versavel se maîtrisa. Il s'en fallut de peu, mais il se maîtrisa. *Bien sûr, que la bijouterie est vide !* Il consulta sa montre et se frotta la moustache en bâillant. Six heures douze.

« Et il y a des débris de verre ! » ajouta nerveusement Petitjean, lorsqu'il remarqua que le brigadier ne bronchait pas.

Versavel inspira profondément.

« Bon sang ! gémit-il. Pourquoi j'ai pas fermé ma grande gueule, moi ? ! »

Petitjean regarda Versavel.

« Qu'est-ce qu'on fait, brigadier ? »

Après avoir saisi la lampe de poche sous son siège, Versavel sortit du fourgon. Il frissonna. Il faisait frais au petit matin, même l'été. Petitjean courut comme un forcené. Mettant ses mains en visière contre le verre de sécurité de la vitrine, il regarda dans la bijouterie. Versa-

vel balaya l'intérieur du magasin avec le faisceau de sa lampe torche. Il ne lui fallut pas cinq secondes avant de tirer la conclusion qui s'imposait. La vitrine était vide, en effet. Les présentoirs aussi, et on voyait des morceaux de verre empilés dans un coin. Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était une paire de gants blancs en coton, sous l'une des tables.

« Pas de bol », dit-il, sarcastique.

Petitjean le regarda d'un air ahuri. Une poussée d'adrénaline le fit subitement frémir.

« Vous ne pensez pas que... »

– Si, justement, je le crains, répondit Versavel sèchement. Toi et tes problèmes à la con ! »

Petitjean en resta abasourdi. Sa sympathie pour Versavel fondit comme un glaçon dans un Coca tiède. Les collègues l'avaient pourtant prévenu : ne jamais se fier à un brigadier – tôt ou tard, il vous tombe dessus ! Versavel s'était donc fichu de sa gueule toute la nuit. Sa situation, il s'en battait l'œil.

« Reste ici », commanda Versavel d'un ton bourru.

Il ne dormirait pas avant plusieurs heures.

« Entendu, brigadier. »

Furieux, Petitjean se mit de faction devant la vitrine, l'œil fixe. Versavel, résigné, marcha jusqu'au fourgon pour appeler l'officier de garde. Il s'écoula bien trente secondes avant qu'il n'obtienne une réponse. Bart De Keyzer avait dormi quatre heures d'affilée sur un lit de camp. Il répondit d'une voix de corneille enrhumée :

« ONA 3421, j'écoute.

– Ici Versavel. »

Il battait nerveusement *La Marche de Radetzky* sur le tableau de bord.

« Bonjour, brigadier, quoi de neuf ? »

De Keyzer essayait de paraître le plus réveillé possible.

« Sans doute un vol chez Degroof, dit Versavel froidement. Dans la rue des Pierres », ajouta-t-il. Car De Keyzer lui aurait de toute façon posé la question. C'était le genre à demander l'adresse de l'hôtel de ville.

« Avec effraction ? demanda De Keyzer après une pause.

– Négatif. »

Versavel détestait De Keyzer. C'était le plus jeune officier de la brigade et tout le monde savait qu'il avait atterri là par piston. Son père était vice-amiral dans la marine belge. C'était le meilleur poste que le vieux avait déniché pour son fiston chéri.

« Vous êtes certain qu'il s'agit d'un vol ?

– Négatif, mais le magasin est sens dessus dessous. Il y a des débris de verre et des gants », répondit Versavel, laconique.

D'après son expérience, on n'en avait jamais fini avec De Keyzer. Ce type arrogant avait l'esprit aussi épais qu'un préservatif d'avant-guerre.

« Vous voulez du renfort, brigadier ?

– Au nom du ciel, oui, dit doucement Versavel. Si j'étais vous, j'appellerais aussi le substitut de garde et le propriétaire de la bijouterie... Degroof ! » ajouta-t-il d'un ton railleur.

De Keyzer ne réagit pas. Il connaissait Versavel : il savait qu'il n'hésiterait pas à se plaindre de l'incompétence d'un officier inexpérimenté dans son p.-v.

« Bien sûr, je m'en occupe immédiatement, répondit-il avec une légère pointe d'indignation. Et je fais le nécessaire pour qu'on prenne la relève le plus rapidement possible.

– Oui, c'est ça. »

Versavel grimacha.